HISTOIRES CAMPAGNARDES

PAR

LÉONCE PETIT

1




ADLER'S
Foreign Books



HISTOIRES CAMPAGNARDES

PAR

LÉONCE PETIT



BUREAUX DU *JOURNAL AMUSANT* ET DU *PETIT JOURNAL POUR RIRE*

PARIS, 20, RUE BERGÈRE



L'interne et les trois externes attachés à l'hospice Saint-Labre sont vexés et humiliés.
Le choléra règne dans la ville, et aucun cas ne s'est encore présenté à l'hospice, tandis que la maladrerie des frères Saint-Jean de Dieu, l'infirmerie du collège, celle de la maison d'arrêt et autres endroits secondaires ont déjà été nantis de leurs sujets.



Tout à coup, Jean l'infirmier, accourt tout ému :
« Messieurs, messieurs, en voilà » un ! »



Et ces messieurs de se précipiter au-devant de ce bienheureux cholérique.



C'en était un très-beau; il était bleu. C'était un ouvrier tisserand de la rue Saint-Guillaume.
On lui assigne le lit nº 9 de la salle Saint-Hilarion, où il est porté en triomphe.



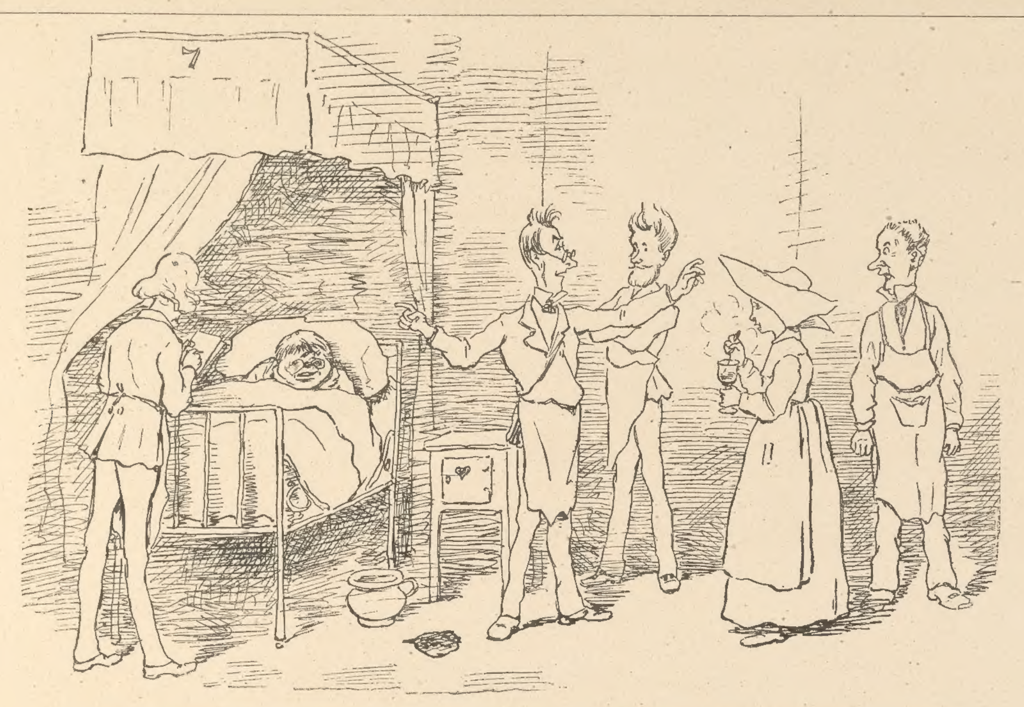
La minute d'après, second cholérique. Cas magnifique également, il était vert.
C'était un monsieur étranger à la localité qui avait été saisi par l'épidémie dans le bureau de l'Enregistrement au moment où il payait un droit de succession.



Ces messieurs les élèves trouvent que ça va mieux.



De mieux en mieux en effet; car au bout d'un instant, troisième sujet.
On reconnut en lui un nommé Mélingé, homme du commun. Guiclair, le sergent de ville, et Bourbeau, le balayeur, l'avaient trouvé dans le ruisseau et dans un désolant état de faiblesse. Signe pathognomonique très-particulier, il était rouge, du nez surtout.
Sa prostration était très-grande et hilarante cependant, à ce qu'il parut à l'interne.



Le cas de cet homme paraissant tout particulièrement intéressant, l'interne le fait placer salle Saint-Ildefonse, lit nº 7, et donne les nstructions les plus précises à son égard.

On doit traiter le patient par les spiritueux, comme il est d'usage dans les affections cholériformes. Il sera même bon d'apporter un peu d'énergie dans le traitement. Le malade doit absorber toutes les cinq minutes un fort grog américain.



Jean, l'infirmier, a même reçu l'ordre, au cas où le malade refuserait de prendre la potion, de la lui faire avaler de force.



Mélingé fait des signes pour indiquer qu'il sera inutile d'employer la violence.



Et en effet, toutes les cinq minutes il ingurgite son grog avec la plus parfaite obéissance. Jamais on n'avait vu si bon malade.



On lui frictionne l'estomac, on lui dit de prendre courage, on l'appelle : « Mon petit ami. »



On a pour lui les soins les plus tendres et les plus empressés...



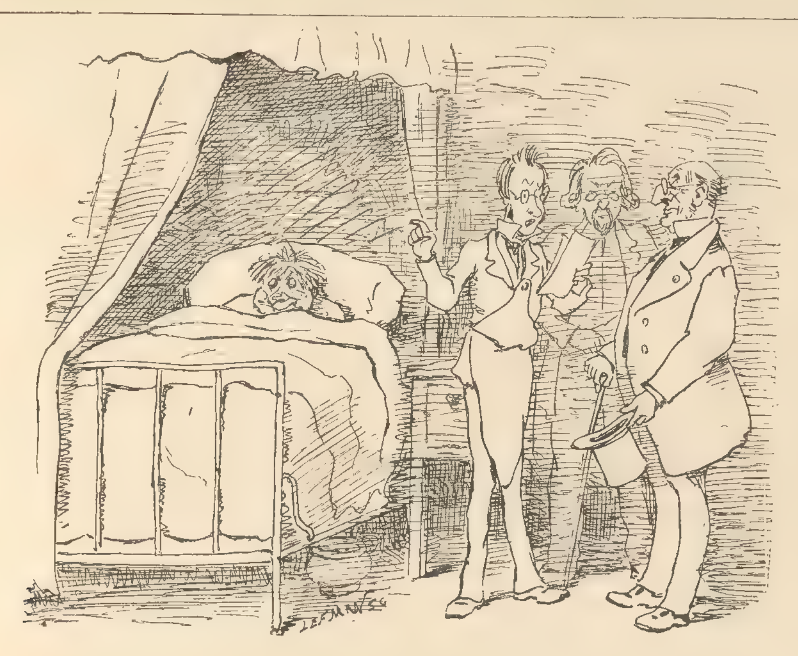
On lui reflanque du grog,



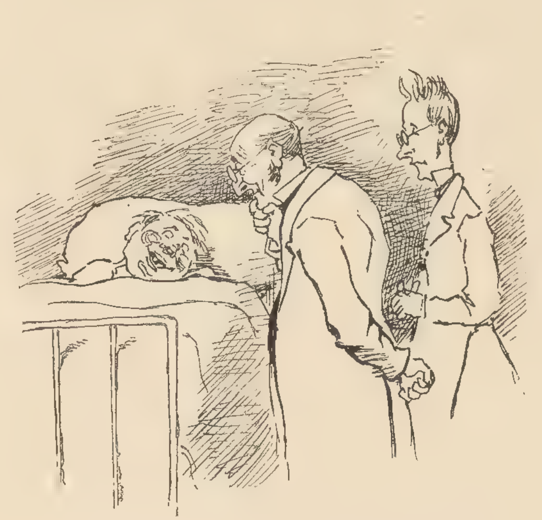
et même avec la bouteille...



... tant et si bien qu'il finit par ne plus donner signe de vie. Ah ! diable ! une syncope ! Mais non, le pouls est normal quoiqu'un peu crépitant, la respiration est régulière quoique bruyante. On ne peut voir dans l'accident qu'un accès de catalepsie chlériforme jusqu'à ce jour inobservé. Il n'y a rien à faire qu'à attendre la visite du docteur.



Le docteur étant arrivé, l'interne lui fait son rapport, et lui présente les observations pathognomoniques notées par l'un des externes.



Le docteur, ayant examiné le sujet, trouve qu'il sent fortement l'eau-de-vie.
Mais le fait du traitement par les spiritueux semble expliquer cette particularité.



Le docteur demande à voir les selles.



Le docteur ne leur trouve aucun caractère alarmant, ni même rien qui les distingue beaucoup des déjections ordinaires des gens adonnés aux alcools.



Le docteur est perplexe. Il fait venir la sœur Antoinette et l'infirmier, et les interroge.
— Comment était cet homme lorsqu'on l'a apporté?
— Très-faible, avec la figure très-rouge.
— De quoi se plaignait-il? A-t-il parlé?
— Il a prétendu qu'il allait revoir sa Normandie et fait des efforts pour chanter une romance commençant par :

Aussitôt que la lumière.



La lumière se fait peu à peu dans l'esprit du docteur.
Il dit à l'interne de cesser tout traitement et de laisser agir la nature.



On laissa reposer le sieur Mélingé, et, lorsqu'au bout de quarante-huit heures il revint à lui, on lui demanda pourquoi il ne disait rien pendant ce traitement qui semblait lui aller si bien.
Il répondit qu'il se croyait mort et en paradis. L'interne alors commença à soupçonner qu'on avait eu affaire, non à un malade, mais à un vulgaire pochard.



Il fallut le garder deux jours encore pour bien le remettre d'aplomb.
Depuis lors, il fait des vœux pour le retour du choléra !

LES

TRIBULATIONS DU FRÈRE FRUCTUEUX





Le percepteur, le receveur et le greffier du juge de paix boivent la goutte au cabaret de Bonnafoux, en compagnie de Poulard, le chantre de la paroisse. Le percepteur, qui est taquin, mécanise ce dernier, critiquant sa manière de chanter vêpres et élevant des doutes sur la qualité de son *creux*.



Outré d'une critique aussi injuste, et voulant que les autres personnes de la société en soient juges, Poulard se lève et entonne l'*O salutaris hostia* avec une pureté de diction, une sonorité de timbre et une suavité d'accent admirables.



Frère Fructueux, le bras droit de M. le curé et le directeur du lutrin de la paroisse, passe en ce moment dans la rue et entend sortir du cabaret une voix à lui bien connue.

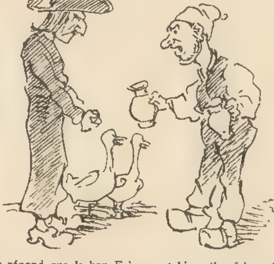




Poulard, ne croyant pas avoir assez fait pour démontrer la mauvaise foi de son détracteur, pousse un *calicem salutaris* à faire trembler les vitres.



Frère Fructueux, voyant, à n'en pas douter, que c'est cet ivrogne de Poulard qui chante les offices à l'auberge, fait appeler Bonnafoux et lui enjoint d'avoir à faire cesser un pareil scandale.



Bonnafoux répond que le bon Frère peut bien aller faire taire le chantre s'il veut; mais lui, aubergiste, n'ira point molester ces messieurs de l'administration qui lui font l'honneur de prendre la goutte chez lui; c'est son bénéfice, et il n'est pas assez son ennemi et celui du pain de ses enfants pour mettre à la porte de pareilles pratiques, etc.



Frère Fructueux, voyant qu'il n'y a rien à attendre de cette âme vénale, se rend chez le maire, qu'il trouve toussant au coin de son feu et crachant sur les tisons.

Frère Fructueux instruit cet administrateur du désordre qui se passe, et lui fait sentir quel déshonneur menace la commune si de pareils faits ne sont pas réprimés.



Le maire ne dit rien, mais sa femme s'oppose vivement à ce qu'il quitte le coin de son feu pour aller au cabaret, où on le ferait boire, ce qui lui est défendu pour son asthme.



Voyant qu'il n'y a rien à attendre de ce magistrat débile, Frère Fructueux quitte le maire et s'élance d'un pas ferme vers la gendarmerie.



Frère Fructueux, poussé par son zèle, somme le brigadier de dresser procès-verbal contre le chantre et ses complices.



Poulard est justement en train de vociférer un *Veni Creator* à être entendu aux quatre coins du bourg.





Ce qui éveille l'attention des passants et des animaux domestiques qui vaguent dans le village.



Le brigadier s'avance vers le cabaret avec cette démarche assurée qui sied si bien à l'autorité.



Voyant qu'au lieu d'avoir affaire à de vulgaires contrevenants, il se trouve en présence de fonctionnaires, le brigadier rengaîne son air rébarbatif et s'incline avec râce



Invité à se rafraîchir, le brigadier accepte sans façon.



S'étant rafraîchi, le brigadier est mis au courant du litige et se pose en arbitre.



Puis, voulant montrer comment un brigadier, qui a habité les grandes villes, entend la musique, il exécute, avec un beau timbre de baryton, le fameux chœur :

Dans le service de l'Autriche...



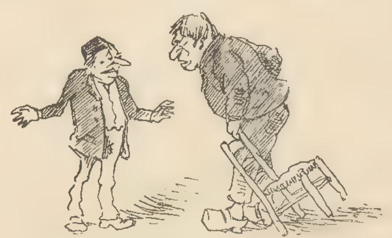
Piqué au jeu, Poulard riposte par un *Vexilla regis* à faire sauter les tuiles sur les toits des maisons.



Ce qui retourne le couteau dans le cœur de Frère Fructueux.



Lequel, voyant qu'il n'y a rien à attendre d'un militaire adonné aux spiritueux, prend le parti d'user de diplomatie, et donne mission au sacristain de faire par adresse taire le chantre.



Le sacristain, s'étant introduit dans le cabaret, croit habile de persifler Poulard, prétendant qu'il a chanté comme une vache qui va vêler, et autres propos ironiques.



De plus en plus piqué au jeu, Poulard riposte vivement par des personnalités, reprochant au sacristain de ne rien entendre au rituel, et d'exécuter le cérémonial comme pourrait le faire un chien savant.



Vexé à son tour, le sacristain prend ces messieurs à témoin de l'iniquité de ce reproche; et pour prouver combien il est peu mérité, il exécute le simulacre du cérémonial des offices avec une grace et une précision admirables.



Frère Fructueux, qui épie par la petite fenêtre du fond, voit avec douleur le résultat de sa diplomatie.



Cependant, trois gendarmes de la brigade arrivent au cabaret à la *queue leu leu,* et se voient gratifiés d'amples rasades.



Et le quatrième gendarme également.



Et divers notables du bourg aussi.



Poulard voyant grossir son auditoire, et voulant montrer ce dont il est capable, braille un *Gloria* qui fut entendu à un kilomètre à la ronde.



Frère Fructueux verse des larmes amères.



Le nombre des consommateurs s'étant augmenté, et la soif allant *crescendo,* toute la famille de Bonnafoux est occupée à remplir les pichets vides et à voiturer le cidre et l'eau-de-vie de la cave sur les tables.



Navré, Frère Fructueux tente sa dernière chance et remet sa cause entre les mains du garde champêtre. Il fait un énergique appel à ses sentiments, lui disant qu'il n'a plus d'espoir qu'en lui.



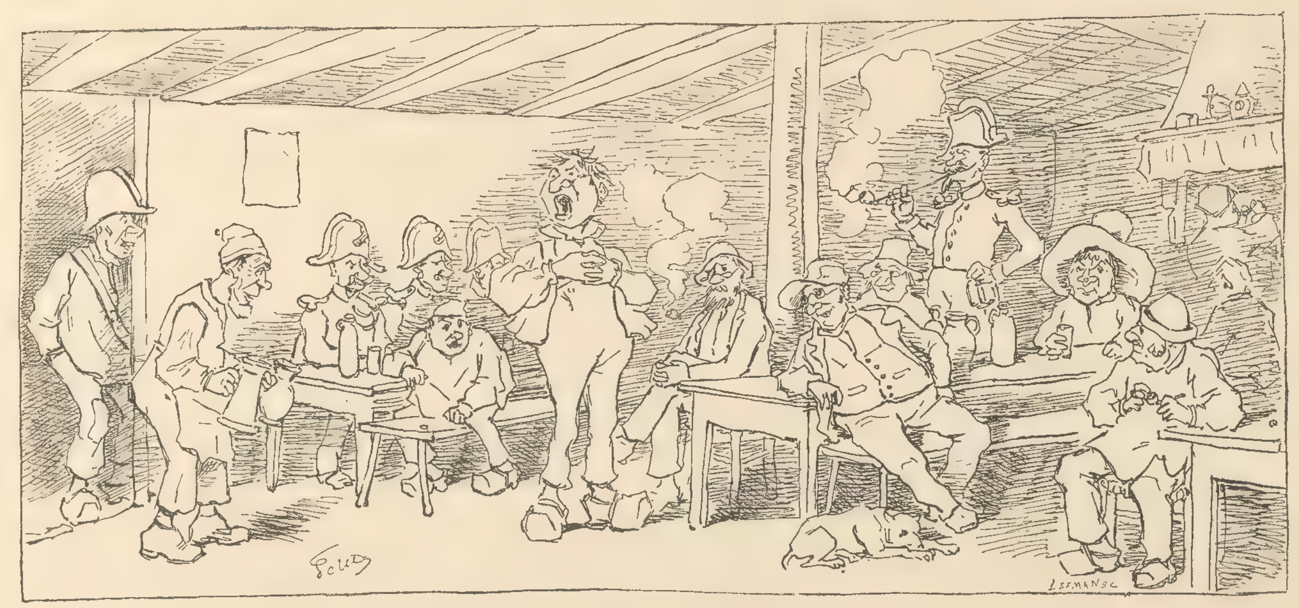
Flatté de cette confiance, le garde champêtre jure de se signaler. Il ne connaît personne, il ne connaît que son devoir, et si le brigadier lui-même est en contravention, il dressera procès-verbal au brigadier.



Le garde champêtre s'élance plein d'ardeur.



Frère Fructueux, se croyant arrivé au port, s'éponge le front.



Mais, arrivé au cabaret, le garde champêtre sent mollir sa résolution et s'arrête hésitant sur le seuil.



Le brigadier, l'ayant aperçu, lui crie d'une voix de tonnerre d'avancer à l'ordre et de saluer ses supérieurs.



Le garde champêtre reçoit un verre d'eau-de-vie qu'il absorbe comme une rosée céleste.



Puis, pour lui permettre de se mettre au niveau de la société, on lui passe la cruche.
(Il était venu le dernier, ce fut lui qui eut le plumet le plus remarquable.)



Frère Fructueux se retire comme un général qui s'est bien battu, mais qui doit céder à la mauvaise fortune.



En ce moment, la grande nouvelle circule par le pays que ces messieurs de l'administration payent à boire à tout venant, que le poiré et l'eau-de-vie de cidre coulent à flots chez Bonnafoux, que Poulard y chante la grand'messe et les vêpres, etc.
Et les *soiffards* d'accourir de tous côtés à ce bienheureux cabaret.





Ce qui donne la plus grande animation à cette petite fête de famille...



... qui ne se termina qu'à une heure très-avancée par un *Te Deum* hurlé par Poulard, et qui fut entendu de trois communes avoisinantes.



Mais le dimanche suivant, Frère Fructueux eut sa revanche, et Poulard, vertement tancé par M. le curé, fit amende honorable, à genoux, devant la chaire, sous les yeux de tous les paroissiens réunis.

LA

LÉGENDE DU MARCHAND DE COCHONS





Il se nommait François Poussin, et *poussait contre l'église,* ce qui veut dire que ses parents avaient l'ambition d'en faire un prêtre.



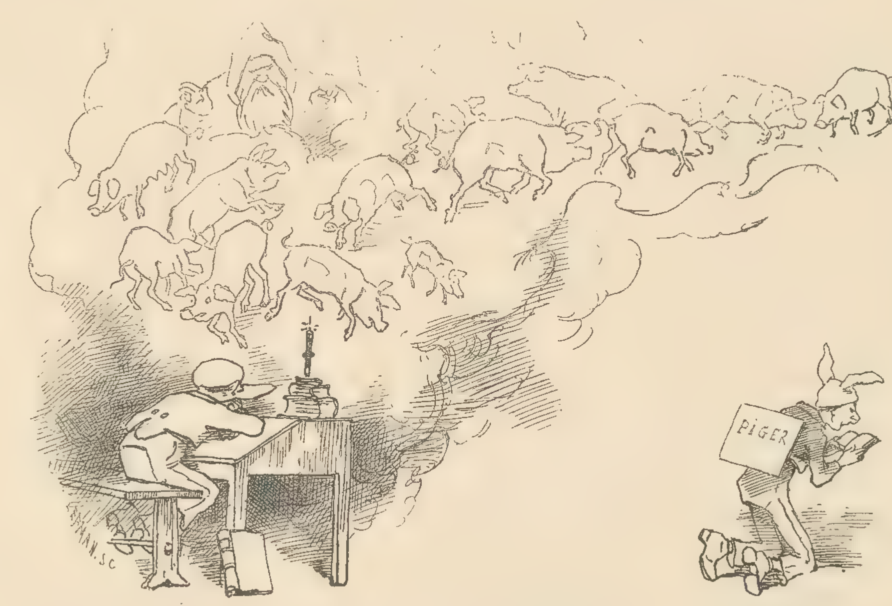
On le mit au petit séminaire, une pépinière où l'on cultive les jeunes pousses sacerdotales.



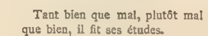
Mais il tenait à son village par tout son être; son esprit s'échappait sans cesse vers le coin de terre où il avait grandi.



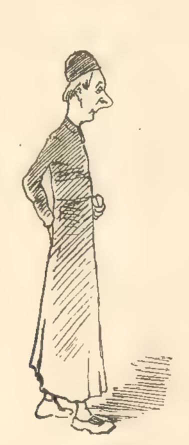
Il revoyait la mare cachée sous les grands arbres, près de laquelle il conduisait les gorets paternels, les doux compagnons de son enfance.



Il entendait leurs grognements amis au milieu du calme de l'étude du soir, il les voyait bondir sur les feuilles blanches de ses cahiers; il les sentait remuer entre les pages de son dictionnaire. Ils se pressaient autour de lui joyeux et caressants, tandis que du haut du ciel saint Antoine lui souriait d'un air paterne et attendri.



Tant bien que mal, plutôt mal que bien, il fit ses études.



et entra au grand séminaire.



Mais là encore les mêmes souvenirs d'enfance le poursuivaient. Dans les promenades qu'il faisait avec ses confrères, il restait volontiers en arrière, causant avec les villageois ébahis et leur donnant des conseils pour l'élevage du bétail.



Grand émoi au hameau natal, François Poussin jette le froc aux orties, et les commentaires d'aller sur cet événement :

« Coquin de sort ! Faut-il être abusés !
» Ah ! les pauvres parents !! *Esquintez-*
» *vous* donc encore à *pousser vos gars*
» pour qu'ils vous soutiennent dans vos
» vieux jours ! »



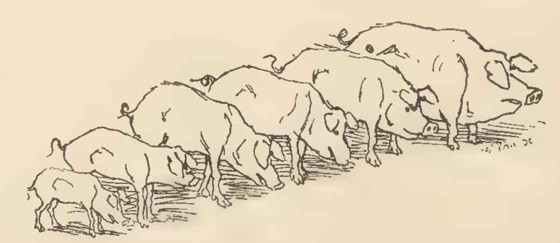
Ses parents étaient dans la désolation, mais lui portait sur sa physionomie l'expression résolue d'un homme qui a pris son parti.



Il vendit ses livres et acheta une blouse, il vendit sa soutane et acheta un jeune cochon de lait.

Le lendemain était jour de marché au chef-lieu.

Il allait joyeux et plein d'espoir, portant dans ses bras le doux animal avec respect, avec amour.



Avant d'être rendu sur le champ de foire, il avait déjà vendu à bénéfice son petit cochon et en avait acheté un plus fort, et ainsi de suite toute la journée. — Aimant le cochon, il le connaissait, et ne fit que de bons marchés.



Si bien que le soir il put revenir au logis paternel ramenant triomphalement un porc de la taille la plus respectable.



La suite ne démentit point ce que promettait ce premier succès. François manifesta subitement, dans la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, les plus hautes capacités.

Il dépensait dans les foires une rouerie campagnarde capable d'épouvanter les plus vieux diplomates.



Quant à la marchandise, il la fascinait de son coup d'œil d'aigle !



Et quelle poigne !



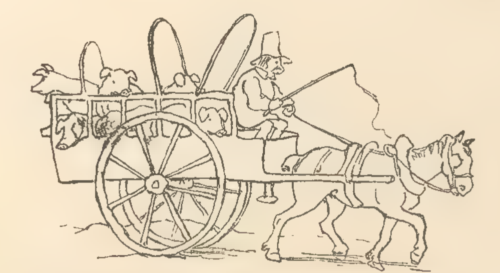
Quel flair !



Quelle pénétration pour sonder le moral d'un sujet



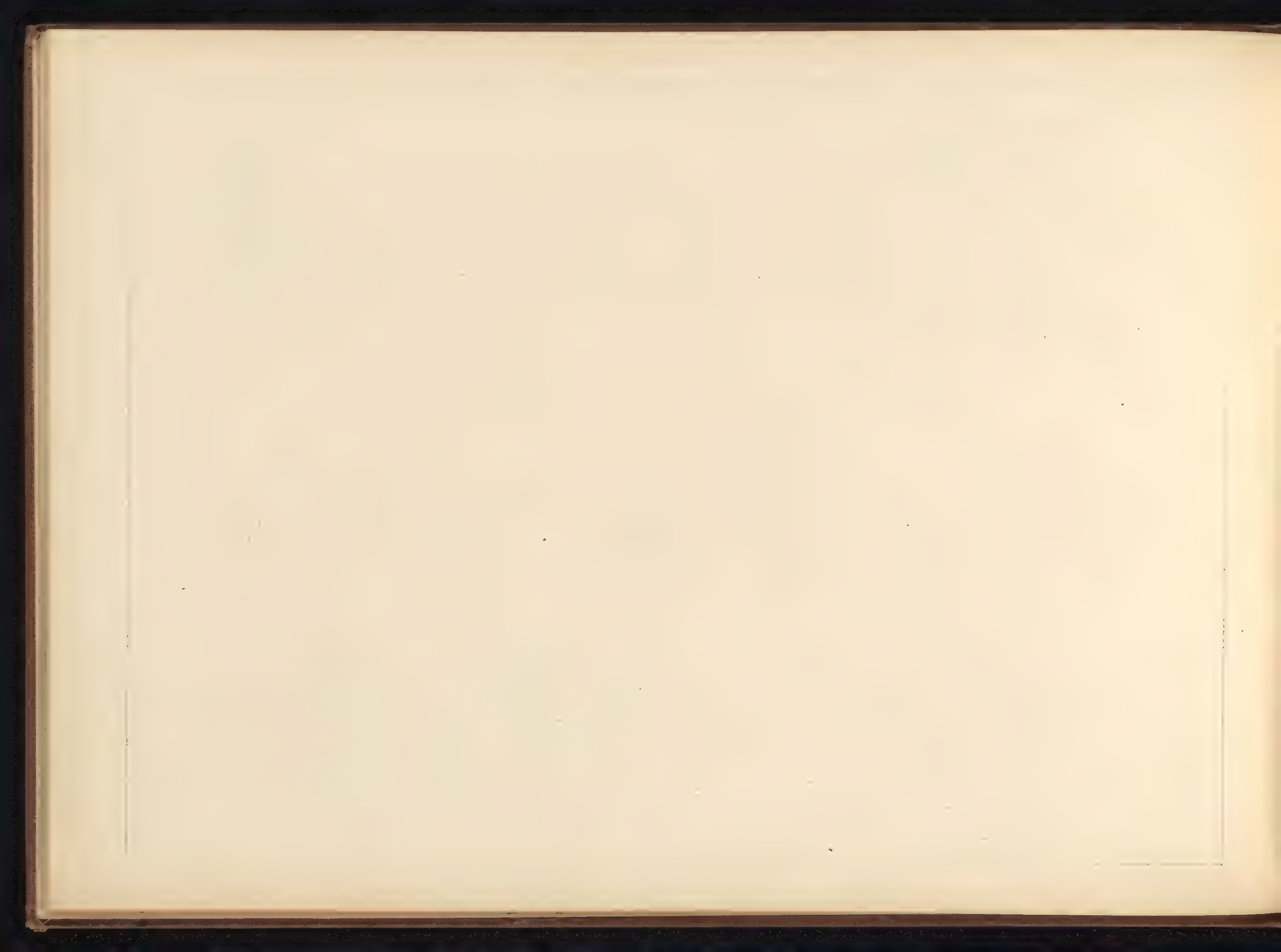
et discerner les individus faciles à engraisser des animaux moroses qui ne veulent pas profiter par esprit d'opposition...!

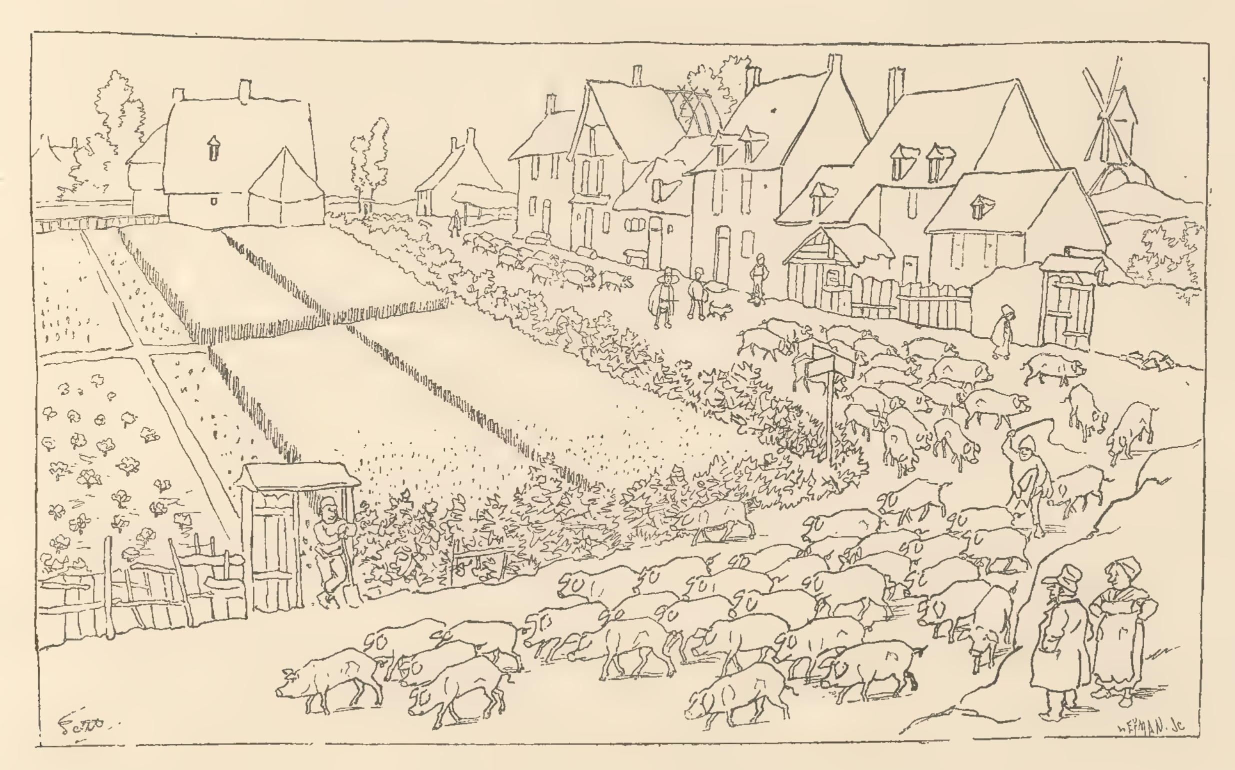


Au bout de fort peu de temps, il put acheter une *maringotte* et un *bidet*, et il se rendait aux marchés voiturant avec lui toute sa cargaison grognante de porcs de premier choix.



Les notables charcutiers du pays, de concert avec les saigneurs les plus compétents, commencèrent à le prendre en estime.





Son magot s'arrondit à vue d'œil, et ses affaires prirent de l'extension. Lorsqu'on voyait cheminer sur les grandes routes de vastes troupeaux de porcs conduits par des gens en limousine, on savait que tout cela appartenait à *Monsieur* François Poussin.



Il reconquit l'estime de son village; ses parents devinrent fiers de lui, et nos messieurs prêtres eux-mêmes furent les premiers à lui serrer la main



DERNIÈRE NOUVELLE. — M. François Poussin vient de se voir adjuger une fourniture de viandes salées pour la marine; il est riche, et l'on parle de le nommer député.



MORALE.

Le cochon est moins ingrat pour ses amis que l'art et la littérature.

LES

VINGT-CINQ BLOUSES DE JOSEPH MANIVELLE





Joseph Manivelle va au marché de la ville vendre un sac de pommes de terre. Sa femme lui recommande de profiter de cette occasion pour s'acheter une blouse neuve.



Joseph Manivelle vend ses pommes de terre à Jean-François Malitorne



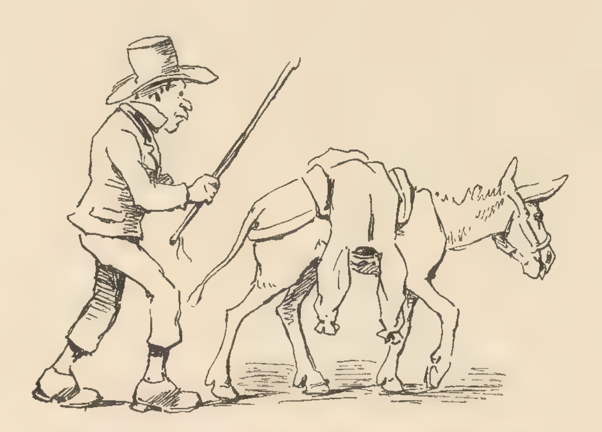
Comme de raison, Joseph Manivelle boit un pot de cidre *A la descente des bons enfants* avec Jean-François Malitorne.



Joseph Manivelle s'achète, chez un marchand du faubourg, pour trois francs dix-sept sous, une belle blouse neuve, roide et empesée, qu'il dépose sur le bât de son âne.



En remontant le faubourg, Joseph Manivelle rencontre son ami Yves-Marie Chassebœuf, du bourg de Casiny, avec lequel il fait un bout de chemin, s'arrêtant à tous les bouchons.



Joseph Manivelle continue sa route l'esprit gaillard, le nez coloré et la vue un peu trouble.



La blouse ayant glissé du bât de l'âne à terre, Joseph Manivelle croit voir une blouse perdue par quelqu'un sur la route. Il s'en empare et la remet sur le bat en disant : « Bon, j'en aurai deux ! ça m'en fera une de rechange. »



La blouse ayant glissé de nouveau, Joseph Manivelle la ramasse encore et se reproche d'avoir dépensé de l'argent à s'acheter une blouse, puisqu'on en trouve ainsi le long du chemin. « Celle-ci, dit-il, sera pour mon garçon. » Et il la remet sur le bât et continue de marcher.



La blouse étant tombée une troisième fois, Joseph Manivelle la ramasse de nouveau, commençant à trouver la chose forte. Il la replace sur son âne en disant :

« Et de quatre ! celle-ci sera pour mon oncle Mathurin. »



Au bout de quelques pas la blouse est encore à terre, et Joseph Manivelle la ramasse toujours en disant :

« Je donnerai celle-ci au garde champêtre pour qu'il ne me dresse plus de procès-verbaux. »



Joseph Manivelle continue sa route de plus en plus gaillard, mais fortement épaté.



La blouse tombe encore...



... et encore. Joseph Manivelle conjecture qu'un colporteur aura semé sa marchandise sur le chemin, à moins qu'il n'y ait de la sorcellerie là-dessous.



La blouse tombe toujours. Joseph Manivelle ramasse toujours, et ne sait plus ce qu'il fera de toutes ces blouses, à moins de s'en établir marchand.



Et ainsi de suite. Joseph Manivelle ramassa vingt-trois fois sa blouse et croyait en avoir vingt-quatre.



Il ne pouvait contenir sa joie.



Au moment d'entrer sur le pont du village, l'âne, qui sent l'écurie, prend le galop, et la blouse tombe une dernière fois



Joseph Manivelle, qui suit en courant, s'embarrasse les pieds dedans.



« Bah ! dit-il, puisque celle-ci m'a fait tomber..... à l'eau !... j'en ai bien assez. »
Et il la jette dans la rivière.



Joseph Manivelle annonce d'un air de triomphe à sa femme qu'il rapporte vingt-quatre blouses, toutes, moins une, trouvées sur le chemin.
La femme demande où se trouve cette profusion de nippes...



... Sur l'âne.
On examine l'âne... rien !



Joseph Manivelle est convaincu que c'est de la sorcellerie, mais reçoit une tripotée formidable.

COMME QUOI

JULIEN DES POIS-CHICHES RATA SON MARIAGE

(CHRONIQUE RURALE)





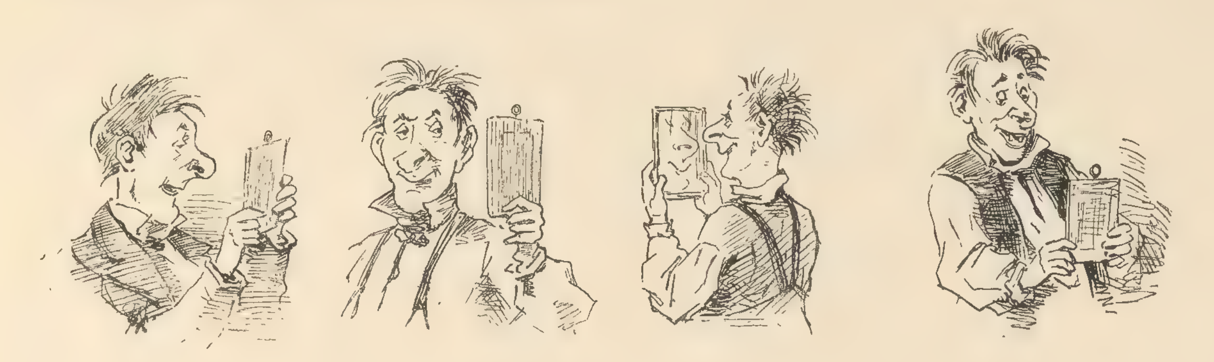
Julien des Pois-Chiches, en compagnie de son père et de tante Véronique, va demander en mariage la belle Céleste Pousseux, la plus riche héritière de la commune voisine



Les parents de cette jeune personne ne disent pas non, — mais ils désireraient voir le bien auquel le prétendu aura droit un jour, et se rendre compte de ses capacités. Rendez-vous est pris à huitaine à cet effet.



La tante Véronique prodigue à Julien ses recommandations :
« Vois-tu, mon gars, tâche de prendre un air *fûté*, et quand ils « viendront voir notre bien, s'ils disent : — Voilà un beau carré de « luzerne, — voilà un beau plant d'artichauts, — voilà une greffe « soignée, — réponds toujours : C'est moi qui l'ai fait. »



Julien des Pois-Chiches, s'étant acheté un petit miroir chez le bimbelotier du bourg, s'exerce pendant toute la semaine à prendre un air fûté et intelligent.



Au jour dit, Céleste Pousseux arrive avec son père, sa mère et son grand-papa. On commence l'inspection des pièces de terre, et l'on approuve.
— « Voilà du blé qui viendra bien, dit le père Pousseux, c'est un bel ensemencement. »
— « C'est moi qui l'ai fait », répond Julien des Pois-Chiches.



La mère Pousseux trouve les clôtures des champs bien soignées, les haies bien entretenues, et les barrières en bon état.
« C'est moi qui les ai faites », répond Julien.
Papa des Pois-Chiches et tante Véronique sont satisfaits de sa présence d'esprit et de l'à-propos de ses réponses.



Le grand-père Pousseux est réjoui de la vue du potager. Les carrés de choux et les plants de carottes lui plaisent.
Et Julien de répondre : « C'est moi qui les ai faits. »



On entre à la maison pour boire un coup et manger un morceau.
C'est Julien qui a fait le pain qu'on mange, le cidre qu'on boit, la table devant laquelle on est assis, et le torchon qui la recouvre en guise de nappe.
Papa des Pois-Chiches et tante Véronique trouvent que le gaillard a la langue bien pendue.
Quant aux Pousseux, ils sont aux anges de recevoir dans leur famille un gendre aussi capable et aussi entendu.



On sort dans la cour.
C'est Julien qui a creusé le puits qui s'y trouve, fait la maçonnerie, etc., etc



On examine la maison. C'est Julien qui l'a bâtie. Tante Véronique trouve qu'il va un peu loin.



Mais Julien est lancé. C'est lui qui a fait les charrues

et les harnais des chevaux

et les outils de labourage.

C'est lui qui a planté un noyer d'apparence centenaire qui se trouve dans la pâture.
Les Pousseux sont renversés.

Tante Véronique a le pressentiment que Julien va dire des bêtises.

On arrive devant l'étable aux cochons.
C'est lui qui a construit l'étable; — pas étonnant, puisqu'il a bien fait la maison.



On admire les bêtes. Une portée des jeunes gorets est surtout appréciée. On est déjà en train de calculer ce qu'ils pourront rapporter un jour, lorsque voilà notre imbécile qui recommence sa ritournelle : « C'est moi..., etc. »

Ah ! !... épatement.., demande d'explications... explications embrouillées... rupture.



La famille Pousseux se retire absolument formalisée.



et Julien des Pois-Chiches resta Gros-Jean comme devant.

UNE

ÉPIDÉMIE DE SANTÉ





Les gens de cette commune-là jouissaient d'une santé des plus plantureuses et d'une prospérité des plus opaques. Les hommes étaient solides comme des chênes; les ménagères nourrissaient plutôt deux poupons qu'un; les enfants poussaient comme de la bonne herbe, et les vieux ne s'apercevaient de l'âge qu'à ce fait qu'ils trouvaient le bon cidre meilleur qu'autrefois.



Le maire, qui était aussi le notaire du pays, était l'un des plus beaux hommes que l'on eût vus.



L'épicier faisait plaisir à contempler.



Et le maître d'école, quoique fonctionnaire d'un ordre infime, laissait paraître un de ces embonpoints qui ne sont d'ordinaire l'apanage que des meilleurs propriétaires.



Deux êtres seuls faisaient contraste par leur maigreur avec le florissant état général.
C'étaient — le médecin, qui n'avait pour malade que le chien de la concierge de la mairie,



Et le pharmacien, qui faisait si peu d'affaires qu'il en était réduit à faire frire des RIGOLOS pour se substenter.



Le médecin, nature lymphatique, n'eût pas essayé de lutter contre tant de mauvaise fortune.



Mais le pharmacien, âme ardente, rêvait sans cesse aux moyens de conjurer le sort.



Tant qu'il se décida certain soir à aller déposer dans le tronc des pauvres une lettre anonyme adressée au curé de la paroisse. Ce respectable pasteur fut fortement interloqué par la lecture de cette missive,



dont il alla immédiatement faire la communication au maire.

Voici ce dont il était cas :

L'auteur de la lettre disait que, sentant approcher la fin de sa carrière, il voulait faire l'aveu d'un crime. Il s'accusait d'avoir, par ses maléfices, empoisonné l'air de la commune, de sorte qu'il régnait une épidémie dont les premiers symptômes ne se manifestaient que par un excès de santé (apparence fallacieuse), mais dont le développement devait avoir les effets les plus terribles. Il n'était que temps de recourir aux secours de la médecine et de la pharmacie pour détourner le danger.



Le maire, assisté du tambour rural, alla faire, à haute voix, lecture de cet écrit dans tous les carrefours de la commune.



Ce qui teinta d'une certaine inquiétude la physionomie jusque-là si jubilante des bons habitants



Et le lendemain la maison du médecin était pleine de clients auxquels il administrait à tour de bras consultations et ordonnances



et qu'il envoyait chez le pharmacien se fournir des drogues les plus coûteuses.



Les écus se mirent à faire connaissance avec l'escarcelle des disciples d'Esculape, dont un doux sourire commença à éclairer la figure jusque-là si blafarde.



Mais, malgré drogues et ordonnances, le front de la population s'assombrit de plus en plus. La perspective d'un terrible mal inconnu leur enlevait toute joie. Ils en perdirent le boire et le manger.



Le maire, jadis si beau, n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses administrés ne le reconnaissaient plus.



Les joues de l'épicier se creusaient de plus en plus.



Le maître d'école ne savait plus tenir sa classe. Ses élèves lui manquaient à tout moment.



Et le reste à l'avenant. — Tout était dans le marasme; chacun maigrissait à vue d'œil.



Cependant le médecin et le pharmacien, pour se venger d'un long jeûne, se donnaient tous les jours des festins de Balthasar.



Et ce n'était qu'à prix d'or que les habitants pouvaient obtenir leurs soins.



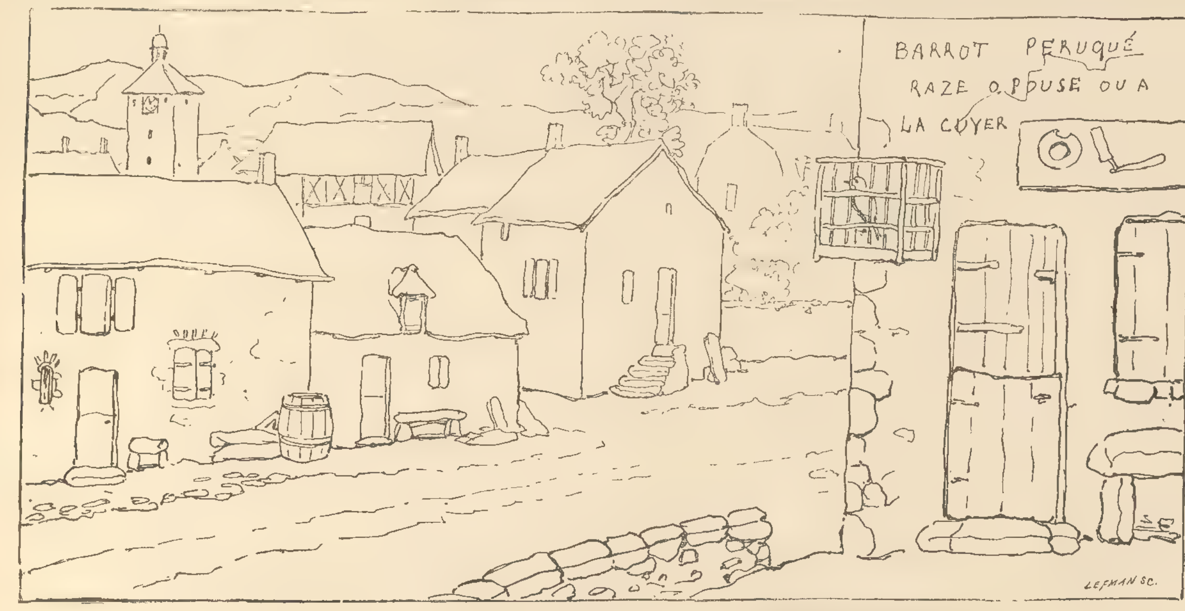
Ils devinrent riches et obèses, au milieu d'un peuple appauvri et maigre. Alors le démon de l'orgueil s'empara d'eux.
« Ce paltoquet de médecin, se disait le pharmacien, sans mon heureuse idée, il crèverait encore de faim. »
« Cet âne d'apothicaire, se disait le médecin, sans mon savoir et mes ordonnances, il ne pourrait profiter de la bonne aubaine qui nous est advenue. »



Et ils se lancèrent des regards de mépris.

Des regards de mépris aux paroles aigres il y a peu de distance, — des paroles aigres aux gros mots il n'y a qu'un pas. — Il fut franchi.

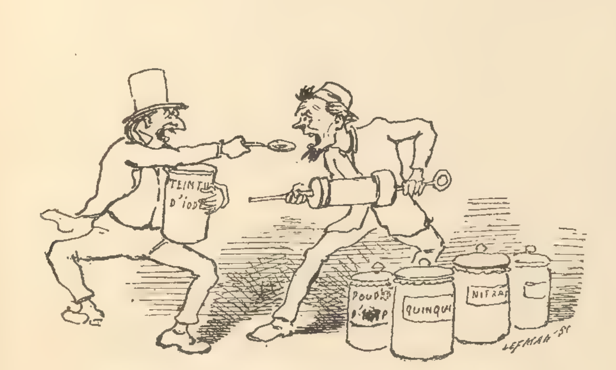
Or voici ce qu'il advint. — Les habitants de la commune, déjà démoralisés par la crainte, perdirent tout courage et quittèrent le pays tout d'un coup et en masse.



En sorte que le bourg et les campagnes avoisinantes devinrent un desert. — Le corbeau du perruquier seul fut oublié dans sa cage.



Le médecin et le pharmacien cherchèrent vainement à qui administrer des potions.



Ne trouvant personne, ils se médicamentèrent l'un l'autre avec une frénésie...



et une opiniatreté telles que la commission sanitaire envoyée plus tard par l'autorite pour ouvrir une enquête sur ces faits à peine croyables, ne trouva plus que le chapeau du médecin et la seringue du pharmacien.



Je ne parle pas du corbeau du perruquier, qui poussait des croassements lugubres.

